

Jacques Rousseau

Le dernier des grands explorateurs du Nouveau-Québec

Camille Laverdière

Number 56, Winter 1999

Au nord du Nord

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7893ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laverdière, C. (1999). Jacques Rousseau : le dernier des grands explorateurs du Nouveau-Québec. *Cap-aux-Diamants*, (56), 44–47.

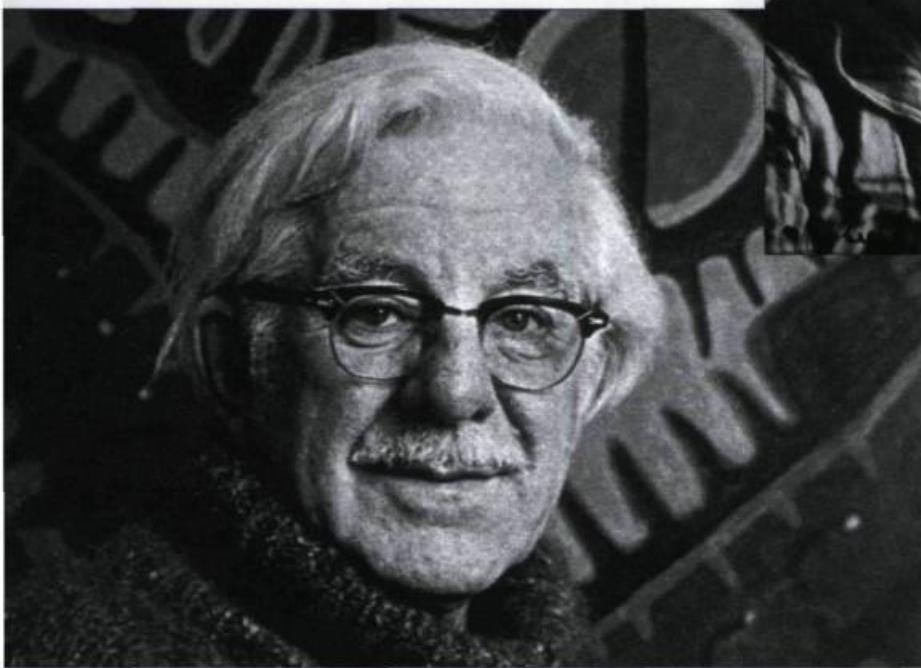
Jacques Rousseau

Le dernier des grands explorateurs du Nouveau-Québec

PAR CAMILLE LAVERDIÈRE

Jadis, celui qui partait à la découverte d'un pays, de ses habitants et de leur habitat, des éléments du milieu naturel, souvent dans un acte de prise de possession, était désigné du nom de découvreur (et navigateur), tels Jacques Cartier dès son premier voyage en terre de Canada, en 1534, et Samuel de Champlain qui remonta aussi le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine, en 1603. Ou encore, on le disait explorateur, c'est-à-dire celui qui révèle un lieu inconnu ou mal connu en l'étudiant

Jacques Rousseau en tenue de terrain, le 15 septembre 1926, au début de sa première année à l'Institut botanique de l'Université de Montréal; retenons le soin qu'il a toujours apporté à sa personne. (Archives du Jardin botanique de Montréal).



Jacques Rousseau en fin de carrière (avril 1979) ou quelques mois avant sa mort, dans sa demeure devant une toile de l'artiste ojibouai Norval Morrisseau dont il affectionnait l'œuvre. Il porte un tricot à col roulé fait de la laine de bœufs musqués introduits au Nouveau-Québec. (Photo de Denis Plain).

avec plus ou moins de soin suivant les connaissances du temps et l'étendue du territoire couvert. Jacques Rousseau, au Nouveau-Québec, de 1944-1951, puis en 1965, appartenait non seulement à cette tradition géographique: il s'en réclamait. N'était-il pas de la trempe d'Alexandre de Humboldt (1769-1859), créateur de la géographie botanique!

Il s'inscrivait dans la lignée du missionnaire Charles Albanel qui atteignit le premier la baie de James par la voie des rivières, en 1672, du bota-

niste français André Michaux qui se rendit au-delà du lac Mistassini, exactement 100 ans plus tard, du géologue de valeur exceptionnelle qu'était Albert Peter Low qui lui servit de modèle par ses longs déplacements en canot à travers tout le Nouveau-Québec, en bateau sur ses côtes, de 1884 à 1905. Ce dernier leva les formations rocheuses, décrivit presque tout, du paysage aux bandes indiennes ou inuites. Mais la multitude de descriptions en Bas-Canada du botaniste finlandais Pehr Kalm «qui s'intéressait à tout», de bien souligner Jacques Rousseau dans les tout derniers mots de sa préface au *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, l'a plus profondément marqué encore, presque tout autant que le frère Marie-Victorin (1885-1944) par sa forte présence au milieu.

Retenons bien ceci: dans son seul et long texte littéraire au titre de *Toundra*, que Félix-Antoine Savard (25 avril 1975) qualifie de «très, très beau poème», Jac-

ques Rousseau tient à faire connaître les vastes territoires du Nouveau-Québec «qu'aucun Blanc n'a jamais entrevus... S'arrêter le soir au pied d'une cataracte qui n'a coulé pour les yeux de personne... c'est ça l'aventure». S'il se révèle avec intimité dans ce type d'écriture, partout ailleurs, dans une belle prose dite empressée, on sent qu'il veut sans relâche livrer et partager avec avidité le résultat de son savoir. La bibliographie de ses travaux ne compte-t-elle pas 729 titres allant de la note à l'article, de la contribution au livre! Par l'écrit, Jacques Rousseau avait le souci de la pérennité. Dans une notice nécrologique, Louis-Edmond Hamelin disait: «N'hésitons pas à constater qu'il y a quelque chose de gigantesque, voire même d'excessif, dans l'œuvre de Jacques Rousseau... La langue riche et agréable de l'auteur empêche toute lourdeur de venir ternir la masse de l'écriture.»

Dans sa longue préface à notre bio-bibliographie sur Jacques Rousseau, établie avec Nicole Carette, Louis-Edmond Hamelin, qui fut son directeur au Centre d'études nordiques de l'Université Laval, de 1962 à 1970, n'écrit-il pas que l'un de ses chercheurs si respecté se démarque

comme «une efficace soudure entre la première grande marée scientifique du Québec et la suivante». Avec Jacques Rousseau, lors de son premier congrès annuel tenu en 1933, fut vraiment lancée l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences, fondée dix ans plus tôt par Marie-Victorin, Léo Pariseau et Édouard Montpetit en particulier. «On peut bien dire que l'ACFAS sous sa forme actuelle – j'allais dire dans sa deuxième incarnation – est l'œuvre de Jacques Rousseau», de proclamer haut et fort Marie-Victorin.

Après Jacques Rousseau, sous la commande de l'entreprise d'État Hydro-Québec, par l'intermédiaire de ses sociétés de développement et d'énergie dites de la Baie-James, l'inventaire ordonné des ressources naturelles de l'immense péninsule du Nouveau-Québec, tant sur ses versants ungaviens, hudsoniens que jamésiens, par des moyens inhabituels comme par des méthodes innovatrices, a permis une activité de recherches inégalées jusqu'à ce jour au Québec. Par la suite, l'exploitation de cours d'eau franchissant ruptures de pente sur ruptures de pente, a exigé leur exploitation énergétique par de gigantesques travaux de mise en valeur, loin d'être terminés.

L'ÉLÈVE DE MARIE-VICTORIN

L'un des aînés d'une famille de quatorze enfants, dont deux filles, Jacques Rousseau naît à Saint-Lambert, au sud de Montréal. Les déplacements de son père électricien l'amènent à poursuivre ses études à Sainte-Thérèse, à La Pocatière, puis à Montréal. «Du fond de son patelin de Montmagny, il avait suivi par les journaux la naissance et les débuts de notre entreprise. Il entendit l'appel», de dire le directeur Marie-Victorin dans son *Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, 1920-1940*. Élève intéressé et déjà engagé, Jacques Rousseau traçait sa voie, devenait le principal herborisateur du Jardin botanique naissant.

Il s'impose rapidement auprès du prestigieux botaniste, son aîné de vingt ans. Ce dernier le retient d'abord comme démonstrateur (1926). Il devient ensuite chargé de cours et chef des travaux pratiques (1928), puis professeur agrégé (1935) à l'Institut botanique. Après la mort tragique de Marie-Victorin, en 1944, Jacques Rousseau lui succède à la direction du Jardin botanique de Montréal, entité distincte de l'Institut.

Durant ces années, ses herborisations le conduisirent à travers le Québec «laurentique», soit l'est du pays ou de part et d'autre de l'estuaire et du golfe du Saint-Laurent : l'île aux Coudres, le Charlevoix de Saint-Urbain, le Bic sur la rive opposée, Anticosti, la Gaspésie notamment aux monts de la Table et Chics-Chocs, la vallée du

Cascapédia, aussi celles du Matapédia et de la Ristigouche qui donnent dans la baie des Chaleurs, puis les îles de la Madeleine. S'il effectue quelques campagnes en dehors du pays, Jacques Rousseau demeure avant tout botaniste au Québec. La langue ne l'intéresse pas moins par sa collaboration à la Société du parler français, par sa vulgarisation de la connaissance auprès des Cercles des jeunes naturalistes, par le traitement encyclopédique apporté dans *Le Devoir* à la définition d'un très grand nombre de plantes d'ici et d'ailleurs, par l'établissement de bibliographies...

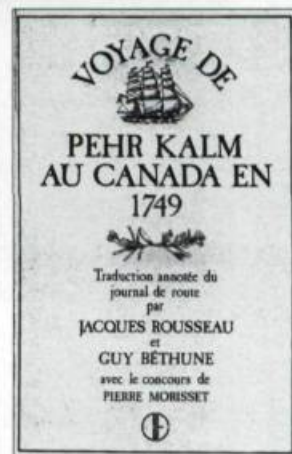


L'AVENTURE BORÉALE, SUBARCTIQUE, HÉMIARCTIQUE ET ARCTIQUE

Sur le terrain de 1944 à 1951, puis en 1965, et comme professeur-chercheur au Centre d'études nordiques de l'Université Laval de 1962 jusqu'à sa mort, Jacques Rousseau s'emploie à une meilleure connaissance du milieu froid québécois. Ainsi, la disparition de Marie-Victorin coïncide avec ses herborisations de plus en plus nordiques, soit au-delà du 50° degré de latitude. À sa première cueillette dans la région des lacs Mistassini et Albanel, en 1944, qu'il fréquente régulièrement par la suite, il s'éprend encore plus de ses habitants cris. À leur contact, il développe un savoir accru en ethnobotanique ; bien plus, il sent naître le beau métier d'ethnologue.

C'est alors qu'il fait paraître par tranches dans deux journaux montréalais, *La Patrie* au début des années 1950 et *Notre Temps* au début des années 1960, quatre grands sujets : *À travers l'Ungava ou le Nouveau-Québec*, en 18 articles ; *Les Indiens de la forêt québécoise*, en 70 articles ; *À la découverte de l'Ungava*, en 14 articles, finalement, *Ces gens qu'on dit sauvages*, en 24 articles. Marc-Adélaïde Tremblay et Josée Thivierge diront : «Jacques Rousseau fut un pionnier de l'Amérindianisme au Québec. Ses écrits s'étendent sur près de trois décennies et touchent aux principaux paliers de la culture. Ses descriptions des cultu-

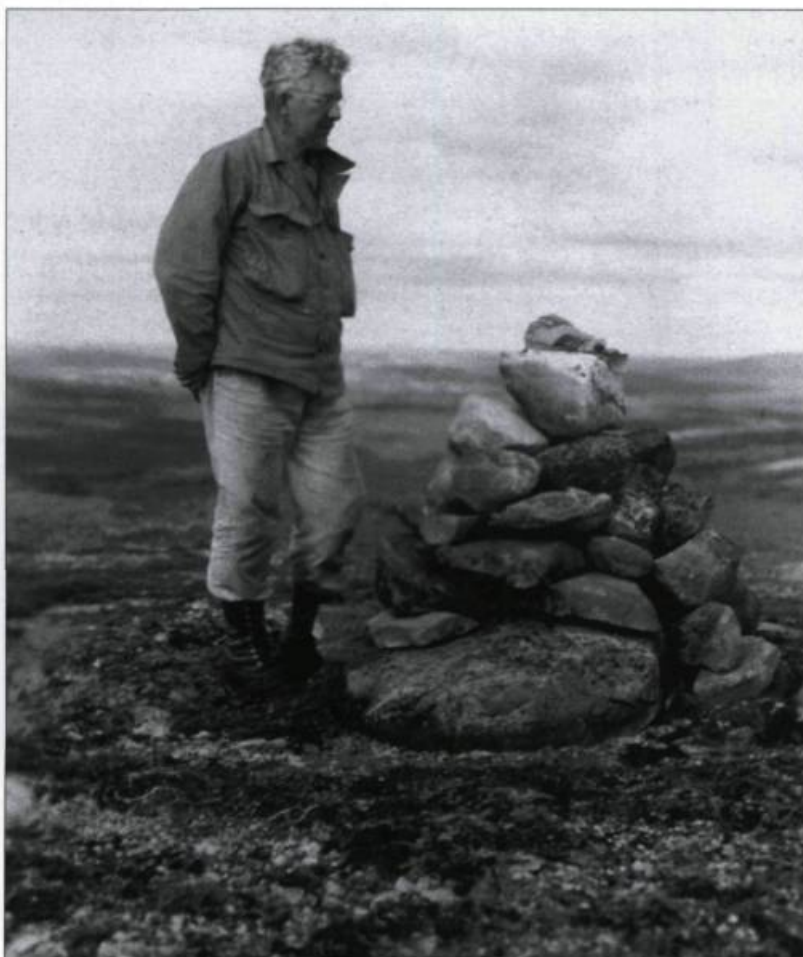
À l'été de 1945, Jacques Rousseau mettant sous presse ses récoltes lors de ses herborisations dans la région du lac Mistassini ; il est ici dans l'île Montpetit, l'une des nombreuses îles, péninsules et pointes de la plus grande étendue d'eau douce du Québec. (Archives du Jardin botanique de Montréal).



Page couverture de *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749* publié par Pierre-Tisseyre/Le Cercle du livre de France en 1977, soit sept ans après le décès de Jacques Rousseau. Ce dernier avait collaboré aux annotations de cet ouvrage. (Archives de l'auteur).

res autochtones sont détaillées et rigoureuses, ses analyses, ingénieuses.»

Jacques Rousseau descend le George en 1947, de sa source à son embouchure dans la baie d'Ungava. Par les rivières Payne et Kogaluk, il explore l'est de la péninsule d'Ungava l'année suivante. Puis, il attaque les monts Otiches en 1949, avec René Pomerleau, auteur de la *Flore des champi-*



En août 1949, Jacques Rousseau contre un cairn au sommet du mont Yapeitson (1 135 m), le point le plus élevé des monts Otiches situés peu loin au sud du centre géographique du Nouveau-Québec. (Archives du Jardin botanique de Montréal).

gnons au Québec ; atteint de malaises cardiaques, il risque d'y laisser sa vie. On le retrouve à nouveau en Ungava en 1951 : il fait le fjord Adloylik, le Koroc, les Törngats dont l'un des sommets (1 261 m) porte aujourd'hui son nom, puis le cratère météoritique du Nouveau-Québec. Enfin, en 1965, il entreprend des études ethnologiques à Puvirnituq sur la mer d'Hudson, et des fouilles archéologiques au lac Payne dans la péninsule d'Ungava.

Jacques Rousseau est forcé de quitter son poste à la direction du Jardin botanique à la fin de 1956 : de graves mésententes administratives l'opposent aux autorités municipales. Peu de temps après, en 1957, le Musée de l'homme à Ottawa qui vient d'être fondé, lui offre de devenir son premier directeur. Le milieu lui est hostile dès le départ : Jacques Rousseau n'appartenait pas à la hiérarchie locale anglophone. Les autorités

fédérales, qui lui avaient confié ce poste, le contraignent à l'abandonner deux ans plus tard, après la tenue à Montréal du IX^e Congrès international de botanique dont il fut le principal agent de l'événement.

Il est assez rapidement récupéré par le Centre d'études arctiques et finno-scandinaves de La Sorbonne, à Paris, pour une durée de trois ans (1959-1962). C'est là qu'il dirige, avec la collaboration du directeur Jean Malaurie, le précieux ouvrage sur *Le Nouveau-Québec, contribution à l'étude de l'occupation humaine*, dans lequel il rédige sa «Coupe biogéographique et ethnobiologique de la péninsule Québec-Labrador». Mais que l'on évoque au préalable cet essai de synthèse non moins remarquable, les «Zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'Hémiarctique», paru douze ans plus tôt dans un périodique à Ottawa.

Enfin, soulignons surtout cette dernière période de sa courte carrière de chercheur et d'organisateur, de 1962 à 1970, à Québec. Sous l'initiative de Louis-Edmond Hamelin, directeur-fondateur du Centre d'études nordiques, avec l'étroite collaboration des plus hautes instances administratives de l'Université Laval, on requiert la présence et les services de ce prestigieux chercheur de la nordicité. Ici aussi, certains collègues craignent cet homme comparé par son directeur, «à un iceberg qui allant entrer dans une échancrure d'une côte y remuera toute la glace locale!» Jacques Rousseau redevient rapidement une véritable figure nationale et l'un des rares universitaires à posséder une notoriété comparable à celle de Marie-Victorin dans son temps.

JACQUES ROUSSEAU OU LA TERRE QUÉBEC

Professeur de botanique à l'Université Laval, Pierre Morisset a mené à terme, sept ans après la mort de Jacques Rousseau, le manuscrit de ce dernier sur Pehr Kalm. Dans une touchante notice nécrologique, il écrit : «Ce pays, des rives du Saint-Laurent aux rivages arctiques, il l'a senti, il l'a sillonné, il l'a exprimé et il l'a beaucoup aimé. La découverte de son pays, au sens le plus large, fut probablement la préoccupation la plus profonde de sa vie. Dans et au-delà de l'abondance et de la variété de ses écrits, c'est le seul thème constant.»

Bien ancré dans sa terre natale, ouvert sur un monde scientifique sans frontières, déjà Jacques Rousseau annonçait dans cette mosaïque cartographique une géographie tenace ou toujours présente dans ses occupations de botaniste d'abord, d'ethnobiologiste ensuite comme il se définissait avec fraîcheur à la fin de sa carrière. Un tel ensemble ainsi figuré va s'amplifier par ses nombreuses explorations au Québec, par ses

multiples voyages au loin. Une véritable pensée géographique l'a sans cesse accompagné lors de ses levés de terrain ou de ses relevés de populations, comme en témoigne aussi le caractère de relation de ses écrits. L'ACFAS n'a-t-elle pas créé, en 1980, le prix Jacques-Rousseau pour le chercheur du domaine de l'interdisciplinarité, c'est-à-dire pour son regard tous azimuts dans la pratique de son métier.

Ce type d'instabilité obligée chez Jacques Rousseau, en même temps que cette fixité à un territoire, se sont produites à l'intérieur d'une gamme élargie de matières qu'il a très tôt fait siennes, allant de la génétique à la systématique botanique, des peuplements végétaux à la phytogéographie, dans la compréhension des rapports entre eux de tous les éléments du milieu. Il avait tout de l'attitude des encyclopédistes : il aimait définir les mots à la façon des lexicographes, bâtir glossaires et index, dresser des bibliographies détaillées, établir des clés botaniques... Puis, il s'est intéressé de plus en plus à l'ethnobotanique, à l'ethnologie tout simplement : l'intégration des premiers habitants du pays à leur environnement retint à ce point son attention qu'il développa la perspective écologique en anthropologie.

À l'attraction qu'exerçait l'inconnu, s'ajoutait l'attraction non moins grande de faire partie des premiers découvreurs d'une plante, d'un espace ignoré. La fascination de la découverte le stimulait plus fortement que l'étude ordonnée des groupements végétaux, des populations amérindiennes. Il avait acquis la vision géographique d'un ensemble d'éléments en interaction. Ainsi mieux cerné, la région se prêtait ensuite à un découpage en ses composantes, et par cette connaissance, il lui restait à revendiquer ces lieux, il se les appropriait!

Retenons bien le sujet de son tout premier article (1929), *Les noms géographiques du Bic*, et celui de son dernier (1970) paru quelques mois après sa mort, *Les concepts cartographiques du lac Mistassini avant l'ère de l'arpentage*. Entre ces deux textes viennent se situer de nombreuses autres publications du genre. Bien entendu, s'est-il intéressé davantage aux seules plantes et à leur entourage, s'est-il fortement épris des premiers habitants du pays ; il n'en demeurait pas moins plus épanoui en géographie qu'en botanique, qu'en ethnologie, ce que l'on découvre dans ses attitudes dès qu'il abordait la terre, ses étendues : le ton changeait, l'intérêt s'avivait... S'il était de la trempe de tous les pionniers modernes en géographie, il croyait plutôt se situer dans l'esprit de ceux de jadis, par filiation, d'en être le dernier... Comme celle de Pehr Kalm ou de Marie-Victorin, l'œuvre roussellienne continuera à s'imposer. ♦

Pour en savoir plus :

Fabien Caron. «Albert Peter Low et l'exploration du Québec-Labrador». *Cahiers de géographie de Québec*, 18 (1965), p. 169-182.

Claire Chabot. «Jacques Rousseau, le dernier des explorateurs», dans *Une passion : la science. Portraits de pionniers québécois*. Saint-Nicolas, Multi-Mondes, 1990, p. 57-64.

Louis-Edmond Hamelin. «Jacques Rousseau (1905-1970)». *Cahiers de géographie de Québec*, 32 (1970), p. 257-260.

Louis-Edmond Hamelin. *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1996, 482 p.



Camille Laverdière. «Jacques Rousseau et le Nouveau-Québec, terre inconnue». *Bull. Société d'Animation du Jardin et de l'Institut Botaniques*, 6, 3-4 (1982) p. 41-43.

Camille Laverdière et Nicole Carette, avec préface de Louis-Edmond Hamelin. *Jacques Rousseau, 1905-1970 : curriculum, anthologie, témoignages, bibliographie*. Sainte-Foy, (Les Presses de l'Université Laval, à paraître).

Marie-Victorin. «Histoire de l'Institut botanique de l'Université de Montréal 1920-1940». *Contributions de l'Institut botanique, Université de Montréal*, 40 (1941) 70 p.

Pierre Morisset. «Jacques Rousseau», *Le Naturaliste canadien*, 97, 5 (1970) p. 498.

Jacques Rousseau. «Le voyage d'André Michaux au lac Mistassini en 1792»; *Mémoires du Jardin botanique de Montréal*, 3 (1948) 34 p.

Jacques Rousseau. «Les voyages du père Albanel au lac Mistassini et à la baie James», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, mars (1950), p. 556-586.

Jacques Rousseau. «Les zones biologiques de la péninsule Québec-Labrador et l'Hémiarctique», *Canadian Journal of Botany*, 30, 4 (1952) p. 463-474.

Jacques Rousseau. «Toundra», *Liaison*, 4, 31 (1950), p. 31-35.

Jacques Rousseau et Guy Béthune, avec le concours de Pierre Morisset. *Voyage de Pehr Kalm au Canada en 1749*, Montréal, Le Cercle du livre de France/Pierre Tisseyre, 1977, CLXIX et 674 p.

Marc-Adélar Tremblay et Josée Thivierge. «La nature et la portée de l'œuvre amérindienne de Jacques Rousseau», *Anthropologie et Sociétés*, 10, 2 (1986), p. 163-182.

En août 1948, par 60° de latitude nord, Jacques Rousseau dans un kayak inuit à Kangirsuk, municipalité de village arctique dans la baie d'Ungava, à l'embouchure de l'Arnaud qu'il explora jusqu'au lac Payne à sa tête et où il entreprit des fouilles archéologiques en 1965. (Archives du Jardin botanique de Montréal).

Camille Laverdière est géographe.